

PROPOSITIONS POUR UNE PRATIQUE RESTREINTE
DE L'INTERDISCIPLINARITÉ

1. Adoptons, en première approximation, une définition : l'interdisciplinarité est la forme que prennent les relations entre des pratiques scientifiques spécialisées¹. Cette forme est variable et il est possible d'en donner les éléments d'une histoire. Ouvrons celle-ci à la fin du XIX^e siècle, au moment où se renforce le mouvement de délimitation et d'affirmation des différentes sciences sociales. A ce moment, Durkheim et l'École française de sociologie regroupée autour de la revue *l'Année sociologique* militent pour une pratique unifiée des sciences sociales. Une méthode, fondée sur un comparatisme généralisé et le repérage systématique des variations concomitantes, doit assurer la structuration du champ. Cette pratique réglée, que Durkheim définit comme la méthode sociologique, doit permettre la réorganisation des sciences sociales autour de la sociologie et réduire l'histoire, la géographie, la statistique sociale ou l'ethnographie au rang de disciplines auxiliaires, pourvoyeuses de faits empiriques mais dénuées de capacités explicatives et donc sans véritable autonomie². Mais la sociologie, aujourd'hui, ne domine aucun empire ; la formidable ambition de l'impérialisme sociologique vint buter sur la résistance des disciplines établies qui maintiennent leur spécificité. Et tout semble à reprendre.

La lecture de *l'Année sociologique* joue un grand rôle dans la formation intellectuelle des fondateurs des *Annales* qui surent reprendre à leur compte une bonne part du projet et surtout des ambitions des sociologues durkheimiens³. Marc Bloch et Lucien Febvre, et Fernand Braudel après eux, donnèrent la priorité au « décloisonnement » du travail intellectuel. « Les murs sont si hauts que bien

1. Ce texte a d'abord été un exposé oral. J'ai seulement cherché, en reprenant mes notes, à être moins allusif : développer des exemples, illustrer quelques propositions intermédiaires, fournir des références pour des lectures complémentaires, a constitué l'essentiel de mon travail. Par contre, j'ai volontairement conservé son caractère schématique à l'ensemble de mon propos. Celui-ci, s'il n'engage que moi, est né des réflexions que nous développons actuellement aux *Annales*.

2. Philippe BESNARD, éd., *The Sociological Domain. The Durkheimians and the Founding of French Sociology*, Cambridge, 1984.

3. André BURGUIÈRE, « Histoire d'une histoire : la naissance des *Annales* », *Annales ESC*, 1979, p. 1347-1359. Jacques REVEL, « Histoire et sciences sociales : les paradigmes des *Annales* », *Annales ESC*, 1979, p. 1360-1376.

souvent ils bouchent la vue », regrettait en 1929 l'éditorial du premier numéro de la revue qui appelait chacun à profiter des expériences menées dans le jardin de ses voisins. L'entreprise développait une démarche qui entendait prouver « par l'exemple et par le fait » sa capacité démonstrative. Surtout, l'homme en société constituait le point de convergence des diverses sciences sociales. Cet objet commun, préexistant à toutes les méthodologies et à toutes les problématiques, assurait l'unité des disciplines que les historiens entendaient structurer.

Cette dernière ambition mise à part, la grande action de recherche concertée lancée en 1961 sur la commune bretonne de Plozévet s'inscrit parfaitement dans ce courant. A l'origine se situe le choix d'une communauté humaine dont l'unité sinon la fermeture était attestée par un taux de consanguinité suffisamment élevé. Puis, pendant plusieurs années, les villageois voient se succéder les équipes de recherche. Anthropologues, généticiens, gérontologues, ethnologues, sociologues et psychosociologues, géographes multiplient les points de vue. Les habitudes alimentaires et la morbidité, les activités économiques et la foi, la délinquance et l'instruction, les comportements politiques et le petit commerce font, avec encore d'autres thèmes, l'objet d'une trentaine de rapports et de publications. On voit bien le principe de l'entreprise : au lieu d'unifier les sciences de l'homme autour d'une méthodologie pré-établie, provoquer une situation d'interdisciplinarité en offrant à un grand nombre de disciplines un terrain commun, de taille réduite, qui les oblige à la rencontre et à la confrontation. Le compte rendu d'ensemble de l'expérience, publié dix ans plus tard, dresse sur ce point le constat d'un échec : l'interdisciplinarité est devenue un « leitmotiv incantatoire », un « recours imaginaire » destiné à dissimuler le cloisonnement grandissant des sciences humaines et la crise du savoir⁴.

Ainsi vont les propos sur l'interdisciplinarité, qui oscillent entre la valorisation d'un âge d'or qu'on s'efforce de faire advenir et le désenchantement né des expériences passées, entre la constatation toujours renouvelée d'une fragmentation des disciplines et l'ambition constante de leur unification⁵. C'est à ce balancement cyclique que les remarques suivantes souhaiteraient échapper.

2. L'interdisciplinarité s'inscrit dans un processus d'évolution constante du champ des sciences sociales. Ce processus est complexe dans la mesure où il renvoie à des logiques et à des temporalités qui ne coïncident pas absolument. Il est difficile à apprécier parce qu'il n'assure l'existence d'aucun point fixe qui permettrait de juger des déplacements relatifs des éléments du paysage : tout change, y compris le point de vue de l'observateur. La géographie des sciences sociales, par là, s'apparente à la dérive des continents.

Il est possible de le voir d'une manière qui ne soit pas seulement métaphorique. De quoi résultent, à un moment donné, les questions historiques ? Une analyse externe renverra vers les conditions du moment de la production du savoir social.

4. A. BURGUIÈRE, *Bretons de Plozévet*, préf. de Robert GESSAIN, Paris, Flammarion, 1975.

5. Immanuel WALLERSTEIN, « Beyond *Annales* ? », in *Les Annales, hier et aujourd'hui*, colloque international de Moscou, 3-8 oct. 1989, multigraphié.

On pourra ranger parmi elles : le contexte idéologique global, le moins aisément identifiable tant il semble imprégner l'air du temps et fonctionner sur le mode des évidences périodiquement oubliées ; ce que la commande officielle nomme les « questions vives » et qui sont le plus souvent dictées par une actualité de plus court terme ; l'organisation matérielle de la recherche, enfin, avec ses lieux de pouvoir, ses financements, le mode de fonctionnement de ses équipes. Complémentaire de la première, une analyse interne rappellera que l'historien, comme les autres chercheurs, s'adresse d'abord à ses pairs et que ses questionnements renvoient ainsi à d'autres mécanismes et d'autres temporalités. Toute recherche historique vient au terme provisoire d'une série de recherches successives : ses caractères se définissent et sa pertinence s'apprécie aussi par rapport aux propositions des précédentes. Dans la diachronie, elle s'inscrit ainsi dans une tradition dont l'origine se déplace avec l'évolution de la discipline⁶. Dans la synchronie, tout livre d'histoire prend place dans l'organisation actuelle des constellations disciplinaires qu'il contribue en même temps, à son échelle, à définir et à modifier. C'est-à-dire qu'elle dépend des délimitations des frontières disciplinaires mais surtout des proximités choisies ou imposées, qui sont dans un processus de redéfinition constant (l'histoire des *Annales*, par exemple, pourrait être écrite à partir des dialogues que l'histoire a successivement privilégiés avec la géographie, la démographie ou l'anthropologie). C'est-à-dire qu'elle dépend aussi des contenus propres de chacune des autres sciences humaines qui sont, comme l'histoire, mais à des rythmes et selon des orientations qui ne sont pas nécessairement semblables, en constante évolution.

Ces phénomènes sont à la fois bien connus et insuffisamment explorés d'une manière comparative. Même sommairement rappelés, ils permettent de souligner la multiplicité des conjonctures intellectuelles dans lesquelles s'inscrivent la variété des pratiques disciplinaires et les décalages qui en naissent. Ces décalages permettent de mieux comprendre pourquoi l'interdisciplinarité est toujours un projet à reprendre, pourquoi l'objectif implicite de ses promoteurs les plus volontaristes (unifier les sciences sociales, par réduction de leurs différences, autour d'une méthode ou d'un objet) ne peut être qu'un horizon. Mais ils permettent de souligner aussi que les sciences sociales participent toutes du même type de connaissance et qu'entre elles les inter-relations sont multiples et les cloisons jamais étanches. Quotidiennement, hors de toute politique délibérée, une interdisciplinarité diffuse, mal perçue et mal contrôlée, est à l'œuvre. Peut-être est-il possible, dans une sorte de programme intermédiaire, d'en faire un usage plus décidé.

3. Les catégories offertes par l'analyse des processus de diffusion de l'innovation et des phénomènes d'acculturation permettent d'aller dans ce sens⁷. Une

6. Hans Georg GADAMER, *Wahrheit und Methode*, Tübingen, Mohr, 1955, trad. fr., *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1976.

7. Yvette CONRY, *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1974. Michel ESPAGNE, Michaël WERNER, « La construction d'une référence culturelle allemande en France (1750-1914) », *Annales ESC*, 1987, p. 969-992. Nathan WACHTEL,

discipline scientifique peut être définie comme un ensemble de règles théoriques et pratiques qui permettent, entre les individus qui y participent, l'échange d'expériences et de connaissances. Toute discipline importe en permanence des éléments extérieurs : fragments de savoirs, protocoles expérimentaux, paradigmes interprétatifs. Mais, précisément parce qu'elle possède sa propre structure, une discipline ne s'expose jamais passivement aux influences externes. L'interdisciplinarité est un cas particulier de transfert culturel. De l'analyse de ceux-ci, je retiendrai trois choses :

— les échanges interdisciplinaires ne s'opèrent pas de manière aléatoire. Ils ne peuvent être compris que par rapport au rôle de subversion ou de légitimation qu'ils jouent dans la discipline d'accueil. Ainsi, la chronologie et les modalités du transfert dépendent d'abord de la conjoncture du milieu récepteur. Contre une sociographie de la culture qui postule que les clivages culturels sont organisés selon un découpage social construit préalablement, Roger Chartier, par exemple, plaide pour un renversement de perspective⁸. Pour ce faire, il mobilise contre l'histoire socio-culturelle traditionnelle les ressources de disciplines qui s'ignorent habituellement et met en œuvre les techniques de la critique textuelle, de l'histoire matérielle du livre, de la sociologie des pratiques et des codes de lecture ;

— la réception de l'innovation dépend de la situation du milieu d'accueil. Partant, tout transfert de concepts, de problèmes ou de méthodes s'accompagne de leur transformation. Comme la traduction, la pratique de l'interdisciplinarité est toujours une trahison partielle. J'ai essayé, avec Jean-Yves Grenier, d'en faire la démonstration à propos de l'œuvre de Labrousse⁹. Ses deux grandes thèses — *l'Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle* (1933) et *La Crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution* (1944) — sont des travaux d'économistes insérés, la première surtout, dans les débats et les pratiques de l'économie politique des années trente. Elles développent une procédure expérimentale fondée sur une articulation complexe entre le mode de construction du fait historique et la production du modèle explicatif. Pendant une génération, l'histoire économique française en a réduit la portée pour n'y voir qu'une histoire descriptive, qui établit une série d'équivalences simples entre la réalité passée, les sources d'archives, les séries chiffrées et leur commentaire ;

— l'interdisciplinarité est une pratique ambiguë. Elle est toujours fondée sur des incompréhensions partielles. Il ne faut pas, pour autant, le regretter. Les incompréhensions elles-mêmes sont créatrices, sont productrices de sens. Un tout récent annuaire recense pour la France d'Ancien Régime près de 3000 séries

« L'acculturation », *Faire de l'histoire*, sous la dir. de Jacques LE GOFF et Pierre NORA, Paris, Gallimard, 1974, t. I, p. 124-146.

8. Roger CHARTIER, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, 6, 1989, p. 1505-1520.

9. Jean-Yves GRENIER, Bernard LEPETT, « L'expérience historique. A propos de C.-E. Labrousse », *Annales ESC*, 6, 1989, p. 1337-1360. Pour une démonstration de même type à propos de Michel Foucault, on partira de J. REVEL, « Foucault Michel, 1926-1984 », *Dictionnaire des sciences historiques*, sous la dir. d'A. BURGUIÈRE, Paris, P.U.F., 1986, p. 290-292.

temporelles construites et publiées par des historiens : 641 séries de prix, 243 de production, 310 de revenus, 582 statistiques commerciales et monétaires, 224 séries fiscales, 348 financières, 328 démographiques¹⁰. Une meilleure lecture des crises et de la conjoncture, la reconnaissance de la démographie comme variable à part entière de l'univers économique ont été les retombées les plus riches d'une telle accumulation de savoir liée au développement, dans la suite de Labrousse, de l'histoire sérielle.

4. La cohérence des règles constitutives de chaque discipline se défait et se reconstruit selon des logiques internes et la figure des contiguïtés disciplinaires. Ainsi, les identités disciplinaires sont historiquement datées et sont appelées, dans la longue durée, à une redéfinition radicale. Mais, parce que cette évolution est le produit difficilement prévisible de la combinaison d'un ensemble de pratiques particulières, et parce que chacun travaille dans le court terme, je veux plaider pour un maintien des identités disciplinaires. Il existe à cela deux motifs principaux.

La diffusion d'innovations suppose, je viens de le dire, des différences de potentiels. Lorsque l'économie étudie le mouvement des prix au XVIII^e siècle, ou lorsque le philosophe étudie la naissance des structures d'enfermement, je souhaite qu'ils abordent leur objet en économiste ou en philosophe. Leur reprocher de n'être pas assez historien est un mauvais procès, les créditer au contraire de l'être tout à fait est une démarche réductrice. S'ils se font historiens et adoptent toutes les habitudes des historiens, la nouveauté radicale de leur regard s'éteint, leur capacité de provocation s'émousse¹¹. A l'inverse, si l'historien économiste est un économiste du passé, l'histoire et l'économie n'ont plus grand-chose de fondamental à s'apprendre. D'une certaine façon, une discipline qui meurt, c'est une langue qui disparaît. Envisager leur disparition par annulation des différences, c'est croire que la compréhension des sociétés progresse par la réduction du nombre et de la complexité des commentaires explicatifs tenus sur elles. Je plaide pour l'attitude inverse.

D'autre part, une discipline ce n'est pas seulement un mode de structuration de la réalité décrite (toutes les catégories, tous les concepts ont d'ailleurs ce statut), c'est également un métier, c'est-à-dire un ensemble de procédures éprouvées qui constituent une première garantie d'un discours cohérent. Je ne suis pas certain d'être un bon historien, mais je suis sûr de ne pas être un bon économiste. C'est à l'intérieur d'une pratique disciplinaire que les possibilités de s'assurer de l'adéquation entre une position épistémologique et des choix méthodologiques,

10. J.-Y. GRENIER, *Séries économiques françaises (XV^e-XVIII^e siècles)*, préf. de Jean-Claude PERROT, Paris, Ed. de l'E.H.E.S.S., 1985.

11. On trouvera des exemples des trois attitudes possibles à l'égard de l'œuvre de M. Foucault dans : Pierre VILAR, « Les mots et les choses dans la pensée économique », *La Nouvelle Critique*, mai 1976, p. 27-34, repris in ID., *Une histoire en construction. Approche marxiste et problématiques conjoncturelles*, Paris, Gallimard/Seuil, 1982. Paul VEYNE, « Foucault révolutionne l'histoire », *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 2^e éd. 1978, p. 347-385. J. REVEL, *op. cit. supra* n. 9.

entre une procédure expérimentale et des propositions analytiques sont sans doute les plus fortes.

5. Je parlerai donc de la position que j'occupe, qui est d'être historien, et d'une pratique, celle de l'histoire. De là, je vois à l'interdisciplinarité trois usages principaux :

a) La désignation d'objets nouveaux. Aucun objet de recherche ne frappe par son évidence : c'est le regard du chercheur, et son approche, qui en délimitent les contours. Jusqu'à la fin des années soixante en France, par exemple, la ville ne constitue pas véritablement un objet de recherche historique. Elle est seulement un cadre commode, un décor où se déroule l'histoire économique, sociale ou politique des sociétés qui s'y logent comme indifférentes à leur espace. La science économique qui développe la notion d'économie d'échelle, la sociologie qui étudie les signes de la distinction et les modalités de l'imitation, l'urbanisme qui souligne la plasticité très inégale des formes urbaines, disent tous la même chose : la ville est en elle-même un objet complexe où se manifestent tous les phénomènes d'interaction, un ensemble qui est, plus que la somme de ses parties. La complexité du système citadin et l'évolution des formes de sa régulation font de la ville un objet spécifique, à comprendre historiquement pour lui-même. Son émergence résulte moins du développement de l'historiographie que d'une confrontation croisée des interrogations des sciences humaines¹².

b) L'établissement de conditions pour produire un savoir neuf, c'est-à-dire pour ajouter à l'intelligibilité du réel. Comment penser autrement ? Comment échapper au poids des traditions accumulées ? Comment oublier l'évidence des catégories reçues et des méthodes apprises ? Il n'est pas interdit d'innover, mais l'invention intellectuelle est moins simple qu'il y paraît. La pratique de l'interdisciplinarité peut assurer la mise à distance critique de chacun des modes de représentation du réel et, peut-être, permettre de ne rester prisonnier d'aucun. D'où juger des limites de l'histoire quantitative descriptive sinon d'une sociologie plus accoutumée à manier les modèles formels, d'une démographie davantage fondée sur l'analyse des lois de distribution, voire des sciences de l'ingénieur plus habituées à manier les tests d'hypothèses¹³. On se souvient des belles phrases qui ferment l'introduction de *L'Archéologie du savoir* : « Vous aménagez déjà l'issue qui vous permettra, dans votre prochain livre, de resurgir ailleurs et de narguer comme vous le faites maintenant : non, non, je ne suis pas là où vous me guettez, mais ici d'où je vous regarde en riant »¹⁴. Michel Foucault définit ainsi un projet. Les sciences sociales et l'histoire avec elles, sauf à reproduire des dogmatismes, doivent toujours être ailleurs qu'à l'endroit où elles se trouvaient déjà et où on les attend. L'interdisciplinarité apparaît comme un point d'appui pour ces déplacements successifs.

c) Les éléments pour des démarches mieux maîtrisées. Être ailleurs, ce n'est

12. J.-C. PERROT, *Genèse d'une ville moderne. Caen au XVIII^e siècle*, Paris, E.H.E.S.S./Mouton, 1975.

13. Pour quelques applications, B. LEPETT, *Les Villes dans la France moderne (1740-1840)*, Paris, Albin Michel, « L'Évolution de l'humanité », 1988.

14. M. FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 28.

pas pour autant être n'importe où. Et l'interdisciplinarité a sans doute encore pour vertu de permettre des approches plus réfléchies. Je développe, ailleurs, l'exemple du modèle que l'histoire peut emprunter à l'économétrie. Je suggère qu'un bon livre d'histoire, à la manière d'un modèle économétrique, est un système d'explication solidement lié. Un retour aux implications du modèle économétrique permet de souligner, par analogie, les caractères des livres d'histoire : représentations abstraites, construites à partir de relations hypothétiques dont on s'est assuré qu'elles n'entrent pas en contradiction avec les données empiriques disponibles et qu'elles répondent à des principes de cohérence interne, etc.¹⁵. Il serait trop long, et inutile ici, de détailler les conséquences méthodologiques qui s'ensuivent.

6. La position adoptée oblige par contre, je crois, à préciser la contribution de l'histoire au dialogue pluridisciplinaire. Le rôle de l'historien n'est sans doute pas d'offrir aux sciences sociales voisines un répertoire d'exemples plus riche — grâce à la diversité du passé — que ceux qu'elles trouveraient dans le seul présent. Ce rôle n'est pas non plus principalement de leur apprendre des procédés d'exhumation, de critique et de mise en œuvre des sources anciennes.

Au contraire, l'exploration des mécanismes temporels peut constituer l'apport particulier de l'histoire. Contre le temps linéaire des chroniques et de l'histoire positiviste, les historiens des *Annales* ont les premiers souligné la différenciation des temporalités et privilégié la longue durée. Aujourd'hui, l'attention portée à l'événement et le développement d'un certain historicisme signalent que les implications de l'intuition initiale épuisent leurs effets. Il faut reprendre la question en portant en particulier plus d'attention aux processus du changement. Ceux-ci supposent que les temporalités humaines sont multiples, que la coïncidence chronologique ne suffit pas à établir la contemporanéité vraie, que les décalages sont créateurs : décalage entre les dimensions économique, sociale et culturelle que tous les phénomènes comportent ; décalage entre les phénomènes objectifs et les représentations que toute action humaine contient ; décalage entre les structures formelles d'une société et son fonctionnement réel. Dans le dialogue interdisciplinaire, l'ambition de l'histoire pourrait être celle-là : analyser plus finement comment l'évolution des sociétés humaines est à la fois contenue dans leur passé et peu prévisible. Programme ambitieux, évidemment.

7. Je l'abandonnerai ici pour souligner d'un mot le déplacement partiel que j'ai tenté d'opérer. Je ne définirais pas, on l'a vu, l'interdisciplinarité comme un mouvement d'unification des sciences sociales par réduction de leurs différences ni comme la combinaison d'approches diverses appliquées à un objet commun préalablement défini. L'ambition est soit trop vaste, soit contraire à la démarche des sciences sociales qui ne trouvent pas mais construisent leurs objets. Des

15. B. LEPETT, « L'histoire quantitative : deux ou trois choses que je sais d'elle », *Histoire et Mesure*, 3-4, 1989. J'appuie mon analyse sur Maurice LEVY-LEBOYER et François BOURGIGNON, *L'Économie française au XIX^e siècle. Analyse macro-économique*, Paris, Economica, 1985.

échecs répétés naissent une conscience malheureuse ou bien l'affirmation — incantatoire? — que l'interdisciplinarité est partout (c'est-à-dire possiblement nulle part tant les cloisonnements disciplinaires paraissent perdurer). Je proposerais de définir l'interdisciplinarité seulement comme un processus maîtrisé d'emprunts réciproques, entre les différentes sciences de l'homme, de concepts, de problématiques et de méthodes pour des lectures renouvelées de la réalité sociale. Ambition plus limitée j'en conviens, mais peut-être plus accessible, plus productive et partant moins frustrante. Je voudrais qu'on puisse imaginer les maçons de Babel heureux.

Bernard LEPETT,
École des hautes études en sciences sociales.